Document generated on 08/06/2025 8:05 p.m.

Québec français

Les littératures francophones du Maghreb

R'Kia Laroui

Number 127, Fall 2002

Littératures de la francophonie

URI: https://id.erudit.org/iderudit/55807ac

See table of contents

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)
1923-5119 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Laroui, R. (2002). Les littératures francophones du Maghreb. *Québec français*, (127), 48–51.

Tous droits réservés © Les Publications Québec français, 2002

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Les littératures francophones du Maghreb

PAR R'KIA LAROUI*

La fumeuse de kif, Alger, 1910 de Jules Migonney. Collection particulière. Photo : Musée de Brou.

En l'absence d'une définition précise du concept « Littératures du Maghreb », on peut considérer le Maghreb comme un espace, comme le lieu d'un imaginaire commun partagé par des écrivains d'origines, de nationalités, de cultures et de religions fort diverses. L'écrivain marocain Abdelkébir Khatibi parle d'un *Maghreb pluriel*[1] et le critique Charles Bonn reconnaît que la définition d'une littérature maghrébine francophone reste problématique parce que cette dernière s'inscrit dans une historicité complexe.

La littérature maghrébine est aussi bien arabophone, francophone que berbère ; les thèmes, les cheminements et les enjeux de ces trois littératures sont parfois concomitants, mais souvent évoluent de façon parallèle. Les langues et les cultures travaillent les œuvres de l'intérieur. Les différentes productions littéraires offrent des lectures de la société maghrébine, des rapports entre les êtres, des expériences, des imaginaires communs partagés ou créés, réinventés, réappropriés... L'histoire du Maghreb nous installe devant une modalité sociolinguistique du contact des langues. La langue arabe et les parlers berbères sont en contact avec la langue de la colonisation. Cette situation a généré une production littéraire très diversifiée.

Les littératures francophones du Maghreb sont également plurielles. La production littéraire maghrébine d'écriture française a longtemps été attachée à la problématique de l'identité culturelle ; il y a encore quelques années, elle n'arrivait pas à se défaire des thèmes de la revendication identitaire, du déchirement, de la fermeture sur soi, de la contestation, du témoignage...

Depuis les années 1970, un renouveau littéraire accompagne l'écriture maghrébine francophone qui tente de dépasser les thèmes identitaires pour s'inscrire dans une modernité textuelle. Elle s'est éloignée de ce que des critiques appellent « le sociologisme » et l'idéologisme.

Essayons de préciser quelques particularités pour chaque période, tout en reconnaissant que le partage des périodes est purement fonctionnel.

PREMIÈRE PÉRIODE
Les années 1940-1970

La production littéraire dite francophone de la première génération d'écrivains peut être présentée comme l'expression de la tradition : c'est la période du choc des cultures, de l'acculturation et du malaise. Les contacts entre les modèles occidentaux et la culture arabo-berbère du Maghreb font éclater l'harmonie sociétale ainsi que les systèmes de représentation.

Il est important de souligner le rôle primordial joué par le discours de la réception critique sur la littérature maghrébine de langue française. Ce discours critique portait essentiellement au début sur les rapports de l'écrivain maghrébin avec sa langue d'écriture et avec la langue française dans une relation à la fois privilégiée et conflictuelle.

De plus, sur le plan thématique, cette littérature constituait la « représentation » d'un espace socioculturel. Les textes littéraires maghrébins paraissent travaillés par des mémoires et des imaginaires exprimant la mouvance entre la contestation, la revendication, l'affirmation de soi et l'appropriation de la langue française et de la forme romanesque occidentale.

Un phénomène nouveau s'organise autour de l'émergence du « je » durant les années 1940-50. Le contexte religieux musulman est un contexte sociétal du « nous collectif » de la communauté arabo-musulmane qui ne préparait pas des écrivains à dire « je » et à exprimer l'intime. L'historien Abdallah Laroui précise que « [l]e sujet n'avait aucune base objective dans la société arabe, il n'y a pas de reconnaissance de la subjectivité[2] ». Le contact avec l'Occident a entraîné l'affirmation de l'individu. La naissance du « je » individualiste, intime, dévoile le privé, le caché et même le refoulé.

La sociologue marocaine Fatima Mernissi constate que « [n]otre identité tradi-

tionnelle reconnaissait à peine l'individu, car perturbateur de l'harmonie collective. En islam, la notion d'individu à l'état de nature dans le sens philosophique du terme est inexistante. La société traditionnelle fabriquait des musulmans soumis au groupe[3] ». Plusieurs discours de critique littéraire reconnaissent que la littérature maghrébine de langue française est née à la suite du contact avec la culture française[4].

Avant 1947, en Algérie, si plus d'une dizaine d'auteurs ont écrit des romans en français, un seul utilise le « je », Ali Belhaj, en écrivant *Souvenirs d'enfance d'un blédard*.

Mouloud Feraoun utilise le « je » dans *Le fils du pauvre*, publié au Seuil en 1950, de même que Mouloud Mammeri dans *La colline oubliée*, publié en 1952.

En Tunisie, *La statue de sel*, récit à la première personne, publié par Albert Memmi en 1953, constitue une nouveauté. Le narrateur, double de l'auteur, dresse le bilan de sa vie : celle de tout déraciné confronté aux problèmes de l'acculturation. *La statue de sel* est l'autobiographie indirecte d'un enfant de trois cultures : arabe, juive et française.

L'année 1954 est souvent retenue comme la date de naissance d'une littérature marocaine en langue française. Elle correspond à la publication de *La boîte à merveilles* d'Ahmed Sefrioui et du *Passé simple* de Driss Chraïbi. Le roman d'Ahmed Séfrioui est une peinture pittoresque de la vie populaire. Avec *Le passé simple*, Chraïbi inaugure un « je » de la révolte, de la rupture, de la contestation et du scandale, l'œuvre de la condamnation de la vieille société marocaine. L'auteur a été obligé de renier le roman, ce qu'il regrettera par la suite.

Plusieurs autres titres de la littérature francophone du Maghreb sont révélateurs : le roman *Nedjma* de Kateb Yacine s'est imposé dès sa publication, en 1956, comme une somme romanesque inouïe. Yacine adopte des stratégies d'écriture novatrices : une structure éclatée et répétitive, un entrecroisement des récits, un jeu de focalisation déroutant. Le tout au service de la recherche d'identité et de la quête de Nedjma (l'« étoile » en arabe), symbolisant l'Algérie. L'écriture romanesque dans *Nedjma* fonde une identité culturelle complexe et en mouvement.

Le récit *Les enfants du nouveau monde* (1962) d'Assia Djebar représente une parole collective féminine, une écriture de la mémoire tant historique que personnelle qui aboutit à l'autobiographie collective. L'aventure personnelle, dans le roman, devient un espace de démonstration historique avec l'aventure nationale de la guerre de libération de l'Algérie.

D'autres femmes du Maghreb s'engagent depuis les années 1960 dans une écriture de plus en plus revendicatrice et on peut se demander comment la langue du colonisateur est devenue une langue pour exprimer la libération.

Dans cette veine, *Portrait du colonisé* (1957), d'Albert Memmi, est un texte de référence et un livre de combat, lu et revendiqué par tous les colonisés et les dominés. Les discours du refus marquent l'écriture autour de la revue *Souffles* et de l'écrivain engagé marocain Abdelatif Laâbi. Les textes des écrivains de la mouvance de *Souffles* se caractérisent par le refus des frontières génériques. Ils glissent de la prose à la poésie, du récit aux scènes dialoguées, de la fiction au reportage. Dans la poétique de *Souffles*, le réel occupe une place centrale. L'écrivain Mohammed Khaïr-Eddine représente bien l'esthétique de la déconstruction et la haine de tout ce qui corrompt le Maroc natal. Dans *Agadir* (1967), *Le déterreur* (1973) et d'autres écrits de Khaïr-Eddine, le récit se défait et l'autobiographie se réfugie dans le délire, le rêve et le fantasme. Son écriture, perçue comme provocatrice et déroutante, abolit les distinctions entre les genres (poétique, narratif, discursif). De son côté, Abdelkébir Khatibi enrichit *Souffles* de sa formation de sociologue. Fasciné par la sémiologie, il publie, en 1971, *La mémoire tatouée*, récit de vie qui glisse vers la méditation autour des questions du rapport Orient-Occident, de la colonisation et de la décolonisation, de « l'identité et de la différence folles », de la langue d'écriture…

Quant au théâtre maghrébin, il est intimement lié à la tradition orale arabe. Le théâtre comme mode d'expression nouveau s'est confronté aux formes d'expression théâtrales traditionnelles existantes comme les manifestations rituelles ou les farces qui puisaient leurs thèmes dans la vie quotidienne du peuple et dans la culture traditionnelle. Sa langue est populaire. Les années des indépendances des pays du Maghreb ont connu surtout l'émergence des mouvements de théâtre amateur. Le théâtre maghrébin de langue française est nettement minoritaire par rapport au théâtre de langue arabe (principalement en dialectecte).

Il est aussi utile de préciser que la prospérité de la littérature de langue arabe en Tunisie, avant et après l'indépendance (1956), a longtemps rendu marginale la littérature tunisienne francophone. Le recours à la langue française pour un écrivain tunisien constituait un véritable choix. Pendant longtemps, le nom d'Albert Memmi revenait souvent comme seul écrivain tunisien francophone, à une époque où le Maroc et l'Algérie avaient une très riche littérature maghrébine francophone diversifiée.

DEUXIÈME GÉNÉRATION

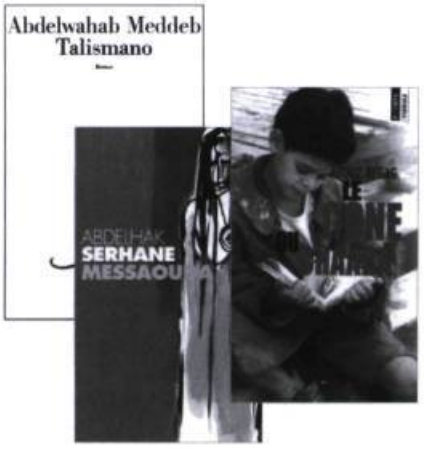
Les années 1970-1990

La deuxième génération d'écrivains maghrébins francophones se caractérise par des stratégies d'écriture de recherche. Les thématiques sont diverses et plurielles :

- le désir d'intégration et la crainte de la perte d'identité ;
- le dialogue entre la culture arabo-berbère et la culture occidentale ;
- les rencontres fécondes des codes divers d'écriture littéraire ;
- les écritures dites de l'immigration.

La littérature maghrébine, même celle de la deuxième génération, revendique toujours sa différence parce qu'elle traite d'une réalité propre : celle d'un passé « textualisé» que les écrivains s'efforcent de constituer ou de reconstituer, un passé d'avant la chute coloniale et qui se prolonge dans l'histoire. Les thématiques du recours à l'histoire sont multiples. Assia Djebar, dans *Loin de Medine* (1991), remonte dans la mémoire collective musulmane pour une relecture des *hadiths* du prophète de l'islam, Mohamed, et des actions des femmes du prophète ; Anissa Boumédiène, dans *La fin d'un monde*, remonte elle aussi au début du temps islamique pour écrire une saga arabo-mulsumane.

Chraïbi, pionnier des années 1950, renouvelle quant à lui son inspiration. Le ré-



volté ouvre le dialogue avec les valeurs autrefois refusées. L'humour et l'attention portée aux saveurs intimes du pays donnent plus de sérénité à son écriture. L'histoire est mise au service de la fiction, des personnages et du récit, mais aussi de la critique sociale avec humour.

De son côté, Khatibi poursuit sa réflexion sur l'identité et la différence. Le jeu de signes et le débat infini de la langue sont au cœur de ses ouvrages ; dans *Amour bilingue* (1993), il gère la double culture et la « bi-langue » et reconnaît que l'Occident est une partie de lui. Chaque texte de Khatibi est le fruit du dialogisme littéraire.

L'œuvre de Tahar Ben Jelloun est un important terrain de travail sur l'intertextualité. L'écriture de Ben Jelloun s'approprie les techniques du roman occidental et les procédés du conte, de la légende et du mythe. Il reconnaît que c'est le Maroc, son pays natal, qui nourrit ses romans. La dynamique des écrits de Ben Jelloun (romans, nouvelles, récits, essais) s'articule autour de la relation multiple entre l'oralité et l'écriture avec une ambivalence textuelle et narrative : *L'enfant de sable* (1985) et *La nuit sacrée* (1987), couronné par le prix Goncourt, sont des exemples de cette écriture de la mémoire collective, des figurations de l'errance et des fantasmes de l'imaginaire maghrébin. L'écrivain algérien Rachid Mimouni et le marocain Abdelhak Serhane choisissent la dénonciation de la réalité sociale quotidienne, une écriture de l'horreur. *Tombeza* (1984), de Rachid Mimouni, montre l'Algérie de la souffrance, de la misère et de la tyrannie. Ce réalisme dur se retrouve également chez Serhane, mais de façon satirique. Depuis la publication en 1983, au Seuil, de *Messaouda*, Serhane continue de dénoncer les hypocrisies sexuelles de la société traditionnelle marocaine.

L'écrivain tunisien Abdelwahab Meddeb s'inscrit, avec son roman *Talismano* (1979), dans une mystique arabo-musulmane moderne et créatrice. Ses textes poétiques présentent l'écriture comme un lieu de beauté et de vérité avec son idée ambitieuse du texte – polygraphe et polyphonique. La rencontre des cultures dans ses textes propose une véritable fête de l'écriture.

Les rapports de la tradition et de la modernité, de même que le souci de préserver des « racines », semblent être des préoccupations de l'écrivaine tunisienne Souad Guellouz. Dans *Les jardins du Nord* (1982), cette dernière remonte dans son enfance et interpelle sa mémoire pour aboutir à un retour sur soi. Guellouz retrace avec lyrisme et nostalgie la vie harmonieuse d'une famille tunisienne s'ouvrant progressivement à la culture européenne dans ce qu'elle a de meilleur, tout en préservant les coutumes pour mieux résister au colonialisme.

Il est utile de préciser que la deuxième génération des écrits maghrébins francophones est marquée par la littérature issue de l'immigration. Cette littérature réclamait une non-littérarité. Pour faire vrai, l'auteur est désigné par le prénom Ahmed et le titre de son texte est une interrogation : *Une vie d'Algérien, est-ce que ca fait un livre que les gens vont lire ?* (Seuil, 1973). Un autre titre mérite d'être cité, celui d'une femme issue de l'immigration, Aïsha, qui publie chez Maspéro, en 1980, le roman *Décharge publique, les emmurés de l'assistance*. Il faut attendre la génération des « beurs[5] » pour que des textes littéraires surgissent, tels le roman autobiographique *Zeïda de nulle part* de Leïla Houari, publié chez l'Harmattan en 1985 ; *Le Gone du Chaâba* d'Azouz Begaz, publié au Seuil en 1986, ou « L'enfant du quartier pauvre » et le double refus identitaire ; *Georgette* de Farida Belghoul, publié en 1986 chez Barrault, où la romancière prend une distance avec les différents langages sur l'immigration.

La littérature maghrébine francophone de la deuxième génération d'écrivains est une littérature émergente qui joue le rôle de témoignage et qui affiche souvent sa non-littérarité et la non-nomination des espaces de référence.

La production littéraire maghrébine francophone depuis les années 1980 confirme une recherche du renouveau. Même si les écrivains de la nouvelle génération se trouvent confrontés à la problématique des identités culturelles, l'oscillation entre la cohésion et l'éclatement de l'écriture maghrébine francophone est dynamique et se projette dans l'avenir. Le croisement et le dialogue des cultures arabo-berbéro-musulmane et francophone entraînent les écrivains vers l'exploration de voies nouvelles dans l'écriture maghrébine francophone. Le texte littéraire maghrébin de langue française devient de plus en plus un atelier de créativité.

* *R'kia Laroui est professeure en didactique du français à l'Université du Québec à Rimouski.*

Notes

1 Abdelkébir Khatibi, *Maghreb pluriel*, Paris/Rabat, Denoël/SMER, 1983.

2 *L'idéologie arabe contemporaine*, Paris, Maspéro, 1967.

3 *Le Harem politique*, Paris, Albin Michel, 1987.

4 Thèse défendue, entre autres critiques, par Jean Dejeux, Charles Bonn, Basfao, Bounfour.

5 Le terme « beurs » désigne les jeunes d'origine maghrébine nés en France de parents immigrés.

Bibliographie

Anthologie du roman maghrébin de langue française, Paris, Éditions Nathan, 1987.

BONN, Charles, Naget KHADDA et Abdellah MDARHRI-ALAOUI (sous la direction de), *Littérature maghrébine d'expression française* : coordination internationale des chercheurs sur les littératures magrébines, EDICEF, 1996.

DEJEUX, Jean, *La littérature maghrébine d'expression française*, Paris, P.U.F., 1992.

———, *Maghreb, littérature de langue française*, Paris, Arcantère, 1993.

———, *La littérature féminine de langue française au Maghreb*, Éditions Karthala, 1994.

Identité culturelle au Maghreb, revue de la Faculté des lettres et des sciences humaines, Rabat, 1991.

LARON de, Michel, *Autour du roman Beur. Immigration et identité*, Paris, L'Harmattan, 1993.

Littératures maghrébines, colloque Jacqueline Arnaud, tomes 1 et 2, *Itinéraires et contacts de cultures*, Paris, Paris, L'Harmattan, 1990.

Littérature maghrébine d'expression française de l'écrit à l'image, Publications de la Faculté des lettres et des sciences humaines de Meknès, 1987.

L'interculturel au Maroc, Éditions Afrique orient, 1994.

« Poétiques croisées du Maghreb », revue *Itinéraires et contacts de cultures*, volume 14, Paris, L'Harmattan, 1991.

Banque de données LIMAG sur la littérature du Maghreb, http://www.limag.com/

« Renouveau du roman maghrébin », *Revue maghrébine du livre*, nos 13-14, 1998.

ASSIA DJEBAR

La femme sans sépulture[1] *Femmes d'Alger dans leur appartement*[2]

De la guerre d'indépendance (1954-1962) à la terreur intégriste des années 1990, l'histoire récente de l'Algérie est particulièrement sanglante ; la condition des femmes y est particulièrement dure. L'écrivaine algérienne Assia Djebar se consacre depuis plus de vingt ans à raconter ses concitoyennes, au pays comme en exil.

Rappelons pour mémoire l'extraordinaire recueil de nouvelles *Oran, langue morte*, publié en 1997.

Son dernier roman *La femme sans sépulture* porte sur une héroïne oubliée de la guerre d'Algérie, Zoulikha. Elle rejoignit le maquis en 1957 et fut portée disparue deux ans plus tard. La narratrice va à la rencontre de ses filles et, à travers elles, de l'ensemble des femmes qui ont connu l'admirable Zoulikha. C'est toute l'histoire des femmes algériennes d'aujourd'hui qui est racontée à travers l'héroïne disparue, une vie qui commence par la rébellion contre la tradition, suivie de l'émancipation et de la participation à la vie professionnelle et politique, pour finir abruptement dans le maquis. Mais qui donc était Zoulikha ? Ses filles vivent dans le souvenir de cette mère héroïque, qui les a néanmoins abandonnées à leur sort, dans une pieuse admiration mêlée de rancœur. À travers sa famille, on découvre une femme indépendante, presque volage, rangée sur le tard pour ensuite s'engager dans la lutte en abandonnant mari et enfants. D'autres encore racontent leur Zoulikha… À travers cette polyphonie, cette dernière garde au bout du compte son mystère, mais Djebar nous propose au bout du compte un étonnant portrait de femme.

Fait de souvenirs, d'incantations et de monologues, *La femme sans sépulture* est écrit comme un flux de mémoire, avec ses répétions et passant du " je " au " tu " sans transition. Une écriture qui n'a pas la rigueur de ses précédents romans, tel *Les nuits de Strasbourg* (1997). Si le personnage central et son histoire forcent l'admiration du lecteur, il n'en demeure pas moins que le récit souffre d'un certain didactisme par ses côtés hagiographiques.

Est paru en même temps une édition augmentée du recueil de nouvelles *Femmes d'Alger dans leur appartement*, publié pour la première fois en 1980. Intitulé comme la peinture célèbre de Delacroix, réalisée en 1832 à partir d'une visite dans un harem, ce recueil cherche aussi à dévoiler le quotidien caché des Algériennes à travers des tableaux de femmes jeunes ou vieilles, au pays ou en exil, de la campagne ou de la ville… Ces nouvelles racontent des histoires d'hier et d'aujourd'hui, et c'est là un émouvant témoignage de relations avec les enfants, de l'emprise de l'Islam dans le quotidien, ou encore des rituels mortuaires. Au cœur demeure à chaque fois la révolte et la soumission.

VIVIANE PARADIS

Notes

1 Paris, Albin Michel, 2002, 220 pages.

2 Paris, Albin Michel, 2002, 250 pages.